

Du récit de soi à l'écriture d'un Grand Récit : une autobiographie collective arménienne en Éthiopie

Boris Adjemian

▶ **To cite this version:**

Boris Adjemian. Du récit de soi à l'écriture d'un Grand Récit : une autobiographie collective arménienne en Éthiopie. Diasporas. Circulations, migrations, histoire, 2013. halshs-01510036

HAL Id: halshs-01510036
https://shs.hal.science/halshs-01510036

Submitted on 19 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du récit de soi à l'écriture d'un Grand Récit : une autobiographie collective arménienne en Éthiopie

BORIS ADJEMIAN

Les récits énoncés par Avédis Terzian, un descendant d'immigrants arméniens en Éthiopie, posent avec acuité la question du statut que l'historien des migrations ou le chercheur en sciences sociales doivent accorder au matériau biographique. Les chercheurs en quête de la mémoire collective d'un groupement d'individus sont en effet souvent tentés de recourir à de vastes échantillons de témoins pour en circonscrire les contours, à l'opposé d'une démarche qui verrait dans le récit de vie « le type parfait de matériau sociologique[1] ». La qualité du récit biographique, sa richesse, perdent alors de l'importance au regard de sa simple représentativité, comme si le nombre des témoignages était de nature à conforter la justesse des analyses. Mais les récits d'Avédis Terzian, sur lesquels s'est fondée mon enquête sur l'histoire et la mémoire de l'immigration arménienne en Éthiopie[2], ne constituent pas un témoignage biographique comme un autre, parce que, précisément, leur auteur ne faisait pas acte de témoignage en les énonçant, et n'entendait pas seulement dire son point

1. William I. Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, 1998, p. 46.
2. Boris Adjemian, *Immigrants arméniens, représentations de l'étranger et construction du national en Éthiopie (XIXe-XXe s.) : socio-histoire d'un espace interstitiel de sociabilités*, thèse de doctorat d'histoire, EHESS/Università degli studi di Napoli « L'Orientale », 2011.

de vue sur le passé, mais dérouler le fil d'une histoire commune.

L'immigration arménienne en Éthiopie a commencé, à la fin du XIXe siècle, par l'installation à Harar d'individus souvent originaires des mêmes localités de l'Empire ottoman, et notamment de la petite ville d'Arabkir, dans le vilayet de Kharpert (Harput, près de l'actuel Elâzığ). Elle prenait appui sur l'extension ancienne de l'Empire ottoman jusqu'aux rivages de la mer Rouge, ainsi que sur la présence d'une forte communauté arménienne en Égypte – les Égyptiens occupèrent Harar, berceau de la communauté arménienne en Éthiopie, entre 1875 et 1885. De surcroît, les liens privilégiés unissant les Églises arménienne et éthiopienne avaient déjà favorisé, du XVIe au milieu du XIXe siècle, les voyages de commerçants et d'ecclésiastiques arméniens en Éthiopie[3]. Les massacres perpétrés contre les Arméniens en Turquie en 1894-1896, à l'instigation du sultan Abdülhamid (1876-1909), contribuèrent à donner à cette immigration un caractère familial précoce, alors que la majeure partie des étrangers venus en Éthiopie restait constituée d'hommes célibataires, à l'image de la communauté grecque et des ressortissants des divers États européens[4]. À la fin du règne de Ménélik II (1889-1913), qui marqua le début d'un essor de la présence étrangère en Éthiopie, la population arménienne ne devait pas dépasser 150 à 200 personnes, femmes et enfants compris, principalement répartis à Addis Abeba (la nouvelle capitale fondée en 1886), Harar (annexée par Ménélik en 1887) et Diré Daoua (fondée en 1902, à la faveur de la construction du chemin de fer franco-éthiopien). En dépit de ce nombre relativement faible, elle représentait l'un des quatre principaux groupes d'étrangers en Éthiopie, avec les Grecs, les Indiens et les Arabes. Cette immigration connut un second souffle après le génocide de 1915, au cours des années 1920, avec l'afflux de nouveaux immigrants originaires d'autres régions de la Turquie comme le district d'Ayntab, dans l'ancien vilayet ottoman d'Alep, ou la Cilicie, au moment où se constituait de par le monde une « Grande Diaspora » arménienne[5]. La population arménienne culmina aux alentours de 1 200 personnes au milieu des années 1930[6], veille de l'invasion et de l'occupation italienne de l'Éthiopie (1936-1941), et de nouveau dans les années 1950-1960. Elle déclina après la révolution de 1974, qui mit fin au régime monarchique et entraîna la confiscation du pouvoir par une junte militaire d'inspiration marxiste jusqu'en 1991.

C'est dans ce contexte d'affaiblissement de la présence arménienne en Éthiopie que le matériau singulier constitué par la retranscription des récits d'Avédis Terzian révèle son grand intérêt heuristique. Les conditions de mon enquête m'ont amené à accorder une place centrale à ces récits, enregistrés au cours de deux longues sessions d'entretiens réalisées en août-septembre 1997 et mai-juin 2000, alors que la communauté arménienne en Éthiopie, regroupée à Addis Abeba, ne comptait guère plus de cent vingt personnes[7]. Né à Harar en avril 1904, décédé à Addis Abeba le 25 juillet 2000 à l'âge de 97 ans, Avédis Terzian était le fils de l'un des plus célèbres serviteurs arméniens de l'empereur Ménélik, Sarkis Terzian, (1868-1915), contrebandier et marchand considéré comme un héros-fondateur parmi les descendants de l'immigration arménienne en Éthiopie. Bien que le narrateur ne les ait pas lui-même fixés par écrit, ses récits dépassent à la fois la dimension personnelle et celle de l'oralité. Par son aisance à s'exprimer – nos entretiens furent conduits en français –, par la densité événementielle de son propos, par son souci évident de ne rien omettre de *ce qui devait être dit*, le « témoin » sollicité s'est mué en

narrateur assumé d'une histoire qu'il avait longtemps voulu écrire, sans jamais véritablement passer à l'acte, de sorte que son « témoignage » délivré à un historien s'apparente à une forme d'écriture par procuration.

La narration de sa propre vie et de sa lignée familiale est indissociable de celle de l'épopée communautaire. Elle ambitionne constamment de récapituler la destinée collective en donnant un sens général à la somme des expériences individuelles et fourmille de dates, de noms, d'événements politiques, entremêlant constamment la petite histoire des immigrants à la grande histoire des rois, des batailles et des couronnements. En dépit de cette hauteur de vue affectée par Avédis Terzian et de sa discrétion sur bien des éléments de sa vie personnelle, sa narration est orientée par d'indéniables considérations autobiographiques. Forme hybride entre un récit de vie qui ne dit pas son nom et la prétention à dire l'histoire de l'immigration arménienne, elle se déroule en quelque sorte comme une *autobiographie collective* qui « instaure le postulat du sens de l'existence racontée[8] » avec la complicité involontaire, mais naturelle, du biographe-enquêteur. L'ensemble constitué par la retranscription intégrale de ses propos tenus au cours de nos entretiens ne constitue donc pas une littérature orale prête à être « collectée » par l'historien ou l'ethnologue de passage, mais une série d'actes qui répondent à des enjeux sociaux[9]. C'est à la lumière de ces enjeux qu'il faut lire les lignes de force de cette autobiographie collective, et sa structuration autour du leitmotiv de l'amitié des rois d'Éthiopie pour les Arméniens, dans la logique d'un Grand Récit qui instaure l'Éthiopie en pays d'accueil des immigrants arméniens et de leurs descendants. Dans cette perspective, le récit de soi n'a d'autre finalité que de conforter, en l'incarnant, ce Grand Récit de l'histoire collective. Il faut en être conscient pour expliquer quels éléments de sa vie personnelle le narrateur a choisi de divulguer et de souligner. Réciproquement, l'enquêteur ne peut feindre d'ignorer l'influence que les récits d'Avédis Terzian ont exercée sur son cheminement intellectuel et sur ses partis pris, tant dans la « lecture » du terrain que dans la relecture des sources, qu'elles soient écrites ou iconographiques. En se focalisant sur une relation jugée unique des Arméniens avec l'Éthiopie, l'autobiographie collective a en effet induit l'approche sédentaire, particulièrement attentive aux enracinements[10], qui a présidé dans ce cadre à l'étude de la diaspora.

Une forme d'écriture par procuration

3. Enrico Cerulli, *Etiopi in Palestina*, Rome, Libreria dello Stato, 1943-1947. Emeri J. Van Donzel, *Foreign relations of Ethiopia (1642-1700). Documents relating to the journeys of Khodja Murad*, Istanbul, Institut historique et archéologique néerlandais, 1979.

4. Paul Mérab, *Impressions d'Éthiopie (l'Abyssinie sous Ménélik II)*, Paris, Éditions Ernest Leroux, 1922, vol. II, p. 112.

5. Aïda Boudjikanian, « La Grande Diaspora arménienne (XIXe-XXe siècle) », in Gérard Dédéyan (éd.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Éditions Privat, 2007, p. 820-903.

6. Adrien Zervos, *L'Empire d'Éthiopie : Miroir de l'Éthiopie moderne*, Alexandrie, 1936.

7. Ce nombre se monte à peine à quatre-vingt aujourd'hui.

8. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62, n° 1, 1986, p. 69-72.

9. Alban Bensa et Atéa Antoine Goromido, *Histoire d'une chefferie kanak (1740-1878). Le pays de Koohnê (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Karthala, 2005, p. 13.

10. Boris Adjemian, « L'invention d'un *homeland* arménien en Éthiopie : exil et sédentarité dans l'écriture d'une mémoire d'hôtes en diaspora », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 23, 2012, p. 41-61.

CE QUI DEVAIT ÊTRE DIT : L'AMITIÉ DES ROIS, LOGIQUE EN ACTION DE L'AUTOBIOGRAPHIE COLLECTIVE

Le premier récit qui compose cette autobiographie collective a été enregistré lors de notre première rencontre avec Avédis Terzian dans sa maison d'Addis Abeba, le 14 août 1997. Il a été énoncé quasiment d'une traite, sans être interrompu ou parasité par des questions, et avec une remarquable fluidité, comme si le narrateur s'était livré à une performance dont il était coutumier. Il s'agissait donc, à l'évidence, d'un récit déjà formalisé avant notre rencontre, délivré dans une version sinon figée, du moins mûrement élaborée, avec des raccourcis et des ponts établis d'un épisode à l'autre qui donnent le sentiment, à la relecture, que le narrateur avait veillé à ne rien oublier de *ce qu'il fallait dire*. C'était d'autant plus nécessaire que, au terme de cette première rencontre, Avédis Terzian ne pouvait pas savoir si nous nous reverrions et quelle serait la forme que prendrait notre collaboration par la suite. De sorte que, si ce premier récit peut apparaître *a posteriori* comme le récit inaugural de l'autobiographie collective, il n'en était rien au moment ou il a été prononcé et le narrateur s'est appliqué à y inclure ce qui, à ses yeux, constituait l'essentiel. Comme si cette entrevue constituait la seule occasion qui lui était donnée pour le faire. Ces considérations ont fortement influé sur la sélection et la présentation des éléments du récit, opérée par le narrateur. Nous pouvons faire le même constat que celui de Maurice Halbwachs traitant de la construction d'une mémoire chrétienne des Lieux Saints en Palestine : « Elle ne retient que les événements qui sont aussi des enseignements. La façon même dont elle décompose les faits répond au besoin de montrer que chacun a une signification qui le dépasse, qu'il a sa place logique dans l'histoire totale, qu'ils forment un enchainement, et que, de tous ces sens réunis, résulte celui de l'événement où sont compris tous les autres. Le récit devient ainsi une logique en action[11] ». De même, l'autobiographie collective ne retient des événements que ceux qui légitiment la singularité de l'expérience arménienne en Éthiopie et qui concourent à la démonstration, pour reprendre les mots d'Avédis Terzian, que « de tous les peuples étrangers, nous sommes les plus proches des Éthiopiens ». Le thème de l'amitié des rois d'Éthiopie pour les Arméniens, véritable leitmotiv qui traverse et structure l'autobiographie collective, agit comme une métaphore de cet enracinement exceptionnel des immigrants et de leurs descendants.

L'autobiographie collective commence comme le récit de la Genèse. Elle énumère et présente les entrées en scène des héros-fondateurs dans une chronologie simplifiée mais stricte, par laquelle le narrateur hiérarchise les étapes de l'immigration arménienne en Éthiopie et leurs différents acteurs :

> « Ce sont des commerçants, des aventuriers. Le premier arrive à Massaoua[12] en 1865. C'était Monsieur Boghos Markarian… Il est pratiquement le premier Arménien à se trouver en communauté : Boghos Markarian, 1865. […] Alors voilà ce premier contact, Boghos Markarian qui contacte l'empereur Yohannes, et il devient employé, trésorier de Yohannes […]. Le second c'est un certain Dikran Ebeyan, prospère commerçant, qui vient à Tadjoura[13]. […] Alors voilà l'entrée de Dikran. Dikran vient en Éthiopie, il fabrique la couronne de l'empereur Yohannes. Alors voilà un second Arménien qui s'approche du souverain, très important, avec la cou-

> ronne, etc. [...] Troisièmement, les Égyptiens occupent Zeila[14]. Des Arméniens, l'oncle de mon père, qui s'appelle Kévork Terzian, se trouvent à Harar [...]. Mon père arrive en 1882. Sept ans après. [...] Alors voilà que vous voyez une troisième arrivée. [...] Après, en 1898, le gouvernement français s'est transféré d'Obock à Djibouti. [...] Après les choses se développent, Djibouti devient une quatrième porte d'entrée pour les Arméniens, mais plus tard, par le chemin de fer, parce que de Djibouti on crée le chemin de fer [jusqu']à Diré Daoua, qui est tout près de Harar. Voilà les quatre entrées. »

L'autobiographie collective commence comme le récit de la Genèse

Cette entrée en matière distingue les héros-fondateurs – Boghos, Dikran et Sarkis, le neveu de Kévork et accessoirement le père d'Avédis – du tout-venant de l'immigration arménienne qui ne prendra que plus tard le chemin des hautes terres d'Éthiopie, non plus à dos de dromadaires et de mules, mais à la faveur de la construction du chemin de fer franco-éthiopien. Elle vise à inscrire d'emblée « l'entrée » des Arméniens dans un rapport de proximité avec les souverains d'Éthiopie. Ainsi Boghos Markarian et Dikran Ebeyan œuvrent-ils d'abord au service de l'empereur Yohannes (1872-1889), avant de le quitter pour celui de son rival, le *negus* du Choa et futur empereur Ménélik. Boghos est surnommé *Hayrig* Boghos (le « Père » Boghos en arménien) dans la communauté, en raison de son aura de pionnier et de sa longue barbe blanche de prophète qui le fait tant ressembler au Noé du Déluge sur les vieux portraits photos. Il a été envoyé par Yohannes dans plusieurs missions politiques et commerciales en Égypte, auprès du khédive Ismaïl[15], avant de devenir, selon Avédis Terzian, un conseiller de l'ombre et un intime de Ménélik, qui l'aurait appelé « camarade Boghos » – « Parce qu'ils ont passé la jeunesse ensemble ». Dikran Ebeyan, l'orfèvre, tire prestige dans l'autobiographie collective d'avoir été celui qui a coiffé les rois – Yohannes, puis Ménélik et son épouse Taytu, ainsi que le *ras*[16] Mäkonnen, père du futur empereur Haylä Sellasé Ier. Il aurait lui aussi cultivé une relation étroite avec Ménélik « qui le considérait comme un vieillard très respectable » et par lequel il était « très choyé », étant même autorisé à tutoyer l'empereur, selon Avédis Terzian, en contradiction totale avec l'étiquette de la cour éthiopienne. Sarkis Terzian enfin, surnommé *tellik* (« le grand » en amharique), qui serait arrivé à peine âgé de quatorze ans à Harar, est présenté dans l'autobiographie collective comme l'homme de confiance de

11. Maurice Halbwachs, *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, PUF, 1941, p. 190.
12. Port de la mer Rouge, dans l'actuelle Érythrée.
13. Près d'Obock, dans l'actuelle République de Djibouti.
14. Port de l'océan Indien, sur la côte somalie.
15. Haïk Patapan, *Arti Ètoybian èy Hay Qaghoute* [*L'Éthiopie moderne et la colonie arménienne*, en arménien], Venise, Presses du couvent mekhitariste de Saint-Lazare, 1930.
16. L'un des titres les plus élevés dans l'aristocratie éthiopienne, après ceux de *negus* (« roi ») et *negusä nägäst* (« roi des rois » ou empereur).

Ménélik, son serviteur le plus fidèle. Il aurait rendu possible, par un stratagème, la prise de la cité musulmane de Harar par l'armée de Ménélik, en 1887[17], et participé aux campagnes éthiopiennes contre les Somalis dans l'Ogaden, où il commanda un poste-frontière[18], avant de s'illustrer dans la contrebande des armes à feu[19], contribuant ainsi à la retentissante victoire éthiopienne d'Adoua (1896) sur les Italiens. Sarkis est également connu comme l'importateur de la première locomobile roulière à vapeur (le fameux « *Sarkis babur* ») en Éthiopie en 1903, pour le compte de Ménélik[20]. Alors que les sources européennes contemporaines le décrivent quasi unanimement comme un chasseur de concession sans scrupule, un faussaire et un personnage à la réputation sulfureuse[21], Sarkis apparaît dans l'autobiographie collective comme le héros par excellence. Ses exploits personnels semblent sceller l'Alliance présumée indéfectible entre les immigrants arméniens et les rois d'Éthiopie.

Le triptyque des héros-fondateurs est ainsi posé. Il contient en germe tous les ingrédients de la fabrique des héros arméniens en Éthiopie. Les hommes et les femmes qui peuplent ce panthéon appartiennent, pour la plupart, à ces temps pionniers de l'immigration, et ont tous, à des degrés divers, entretenu un lien direct avec l'empereur ou l'impératrice. En font partie tous ceux qui ont travaillé au palais impérial, le *gebbi*, sous le règne de Ménélik, tels les photographes Bédros Boyadjian et Lévon Yazedjian, l'orfèvre Hagop Baghdassarian, la responsable de l'atelier des tapis Araxie Yazedjian, mais aussi le jardinier et cuisinier Avédis Yamalian, le brodeur Vahram Kharibian, le tapissier Mihran Hazarian, le tailleur Krikor Tchorbadjian, le maçon Pilibbos Kherbekian, la couturière Serpouhie Ebeyan, etc. Cette dernière, épouse du fameux orfèvre Dikran, joue un rôle éminent dans plusieurs épisodes savoureux narrés dans l'autobiographie collective. Elle se serait évanouie au beau milieu d'un banquet réunissant des milliers de soldats abyssins qui s'écrièrent en chœur : « la Blanche est morte ! », avant qu'elle ne soit secourue et ranimée par l'empereur en personne, au moyen d'un flacon d'Eau de Cologne providentiellement rapporté d'Europe par Dikran Ebeyan. Serpouhie est également gratifiée d'avoir provoqué l'émoi à la cour en cousant la première chemise de nuit de l'impératrice Taytu et celles de dames de l'aristocratie éthiopienne qui, jusqu'alors, dormaient entièrement nues : « quelle dame, quelle reine d'Europe pensait que l'impératrice dormait nue ? ! » L'intimité des Arméniens avec la cour impériale semble portée à son comble lorsque Araxie Yazedjian, ancienne camériste de l'impératrice Zäwditu (1916-1930), raconte à Avédis Terzian qu'elle a vu les cicatrices laissées sur les jambes de la fille de Ménélik par la cravache de son ancien mari : « Alors c'est seulement Araxie qui pouvait voir ça… Nul Éthiopien ne sait […]. Je vous assure que même les grandes dames ne connaissent pas que les jambes de l'impératrice avaient des cicatrices ».

Aucune de ces anecdotes n'est livrée gratuitement. Toutes vont dans le sens de la démonstration d'une singularité de l'expérience arménienne en Éthiopie, portée par le leitmotiv de l'amitié des rois. L'incorporation dans le panthéon communautaire des « quarante enfants » (*arba ledjotch* en amharique), ces jeunes musiciens issus des orphelinats du Patriarcat arménien de Jérusalem qui formèrent, en 1924, la fanfare royale d'Éthiopie à la demande du *ras* Täfäri[22], résonne dans l'autobiographie collective comme l'apothéose logique d'une destinée commune. Le mythe de leur adoption par le futur empereur Haylä Sellasé, pourtant démenti par les faits, est avalisé par l'autobiographie collec-

tive car il épouse sans accroc les fondamentaux du Grand Récit arménien en Éthiopie. Il s'inscrit dans la suite de la réponse proverbiale prêtée à Ménélik lorsque son ambassadeur lui rapporte le conseil du sultan Abdülhamid de chasser les Arméniens, un seul pouvant suffire à détruire son empire : « Tu lui répondras qu'il nous envoie tous les Arméniens dont il ne veut pas ». Dans les récits d'Avédis Terzian, les trajectoires individuelles ne sont ainsi jamais dissociées du tout formé par l'aventure communautaire. Elles se confondent, au prix de contorsions téléologiques et de mises en intrigue qui ne craignent jamais l'anachronisme. Ce constat vaut également pour le narrateur, qui semble ne faire qu'un avec ses congénères même lorsqu'il évoque des aspects plus personnels de sa vie.

LE « JE » ET LE « NOUS » : TRAJECTOIRE PERSONNELLE ET DESTINÉE COLLECTIVE

La réflexion de Norbert Elias sur la signification des pronoms personnels est utile pour expliquer la manière dont les considérations personnelles et collectives se confondent dans les récits d'Avédis Terzian. Pour le sociologue, « l'énoncé des pronoms personnels signifie de la façon la plus élémentaire que les hommes dépendent fondamentalement des uns et des autres et que chacun d'entre eux est un être foncièrement social. [...] La compréhension du *concept* « je », qui n'est pas toujours synonyme du *mot* « je », est étroitement liée à celle des concepts « tu » et « nous » », et souligne combien la distinction entre les hommes au singulier et les hommes au pluriel peut être trompeuse[23]. Il est ardu, à travers l'ensemble du texte de l'autobiographie collective, de distinguer clairement l'usage du « je » et celui du « nous », que ces pronoms personnels soient prononcés ou sous-entendus. Autant Avédis Terzian parle-t-il de « je » comme s'il le faisait de « nous », autant son évocation des héros-fondateurs alimente-t-elle cette confusion. Les noms mythiques de Sarkis, Boghos ou Dikran précèdent souvent sans transition l'utilisation générique de termes tels que « l'Arménien » ou « les Arméniens », comme lorsqu'Avédis Terzian, affirmant l'influence de Boghos Markarian sur Ménélik, conclut : « peu à peu, l'Arménien devient un genre de conseiller ». Pour justifier que ce rôle n'ait jamais été reconnu

17. La seule source non arménienne qui corrobore cette affirmation est l'article consacré à Sarkis Terzian et intitulé « Au Harrar », dans *Le Monde Illustré* (supplément à *L'Illustration*) du 22 mai 1897, p. 334.
18. Voir notamment *Archivio Storico del Ministero dell'Africa Italiana* [ASMAI] 36/10/80, Missione Salimbeni ad Harrar (Gennaio-Marzo 1892), Salimbeni au Ministre, Zeila, 26 février 1892 et Bio Caboba, 7 mars 1892.
19. Voir notamment *Foreign Office* [FO] 403/239, Mémorandum communiqué par l'ambassadeur d'Italie, 17 août 1896. FO 403/221, Sir F. Plunkett au Marquis de Salisbury, Bruxelles, 15 décembre 1895.
20. Hugues Le Roux, *Chez la Reine de Saba, Chronique Éthiopienne*, Paris, Ernest Leroux, 1914.
21. Voir par exemple Ministère des Affaires étrangères [MAE], Nouvelle Série [NS], Éthiopie 21, « a.s. de Serkis Terzian, arménien en instance de naturalisation », 30 novembre 1906. Ainsi que FO 1/40, « Residents in Harrar : Petition to the Secretary of State », 22 décembre 1902.
22. Francis Falceto, *Abyssinie Swing. A Pictorial History of Modern Ethiopian Music. Images de la musique éthiopienne moderne*, Addis Abeba, Shama Books, 2001.
23. Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1993, p. 149.

publiquement et soit resté dans l'ombre de l'historiographie de la présence étrangère en Éthiopie, il assure : « les choses se faisaient à l'éthiopienne. [...] On consultait Ilg[24] pour certaines choses, mais, comme il n'y avait pas cette intimité, Ilg était un étranger pour eux. [Tandis que] Markarian couchait avec les femmes éthiopiennes, comme Ménélik ». Le caractère intime, presque charnel de la relation qui l'unit à Ménélik semble rejaillir, dans l'autobiographie collective, sur les autres Arméniens qui se mettent à bénéficier, collectivement, de la confiance du roi, à l'insu des regards extérieurs et des nombreux auteurs de récits de voyages en Éthiopie, comme autant d'éminences grises : « l'Européen ne savait pas. [...] Tous ces livres s'écrivaient à travers les ambassades ou les hôtels... L'Arménien était comme le Père Joseph de Richelieu. Il était dans l'antichambre. Il ne se voyait pas ». Ce préambule est important car Avédis Terzian narre sa propre vie à l'aune des jalons posés par la geste des héros-fondateurs.

L'autobiographie collective prend appui sur la geste des héros-fondateurs pour attribuer des traits de caractère collectifs à l'ensemble des descendants de l'immigration arménienne en Éthiopie. Dans le cas personnel d'Avédis Terzian, l'évocation de la figure héroïque de son père Sarkis est encore plus propice à cette confusion, car le narrateur est directement impliqué, au point de faire de la fondation de la communauté un morceau d'histoire familiale, quand il raconte l'arrivée des premiers pionniers dans Harar occupée par les Égyptiens : « C'étaient mon oncle et mon père, ce sont les fondateurs de la colonie de Harar ». Avédis parle de Sarkis non seulement comme de son propre père, mais comme du Père des Arméniens d'Éthiopie lorsqu'il raconte la venue des premières familles arméniennes originaires d'Arabkir, ville natale de Sarkis et Kévork Terzian, à Harar, après les massacres de 1894-96 :

> « Alors mon père les a emportés en masse. Et c'est ce groupe qui a vraiment constitué la communauté arménienne. Parce que c'était un groupe avec des femmes, des enfants et tout ça. Alors Harar devient le sanctuaire d'une communauté. Après les parents arrivaient. Et comme ça, la communauté, la fondation de la communauté, c'était plus ou moins mon père, à travers Arabkir. [...] [Les] grands-mères, avec les tantes, toute une famille à Harar. C'est la base de la communauté. [...] La communauté arménienne provient de notre famille. [...] Alors nous sommes le résultat du massacre de 1895 ».

La vie du narrateur semble ainsi contenue toute entière dans une série d'actes fondateurs qui déterminent l'existence et le devenir d'une « communauté », où toutes les trajectoires personnelles ne font qu'une. De ses études en Turquie, où il est envoyé par son père en 1913 après la mort de sa mère, Vartouhie, Avédis Terzian met en avant les éléments qui s'accordent le mieux avec l'esprit de l'autobiographie collective. Inscrit à l'école des missionnaires américains de Bardizag (Bahçecik, près d'Izmit), le jeune garçon en est extirpé, à l'été 1915, quand l'ordre est donné par les autorités de déporter la population arménienne de la ville. Arguant de son origine éthiopienne, les missionnaires américains obtiennent de le faire admettre, malgré son jeune âge, au Robert College (actuelle Université du Bosphore), à Istanbul, qui formait jusqu'alors une grande partie des élites arméniennes du Proche-Orient[25]. Au cours de sa scolarité, Avédis Terzian étudie l'arménien, le turc, le français, l'anglais, les sciences, les mathématiques, la géographie, etc.[26] Une formation à laquelle, à l'au-

tomne de sa vie, il attribue rétrospectivement la «compréhension européenne» et éthiopienne des choses qu'il dit avoir acquise grâce à son bagage familial, éducatif et professionnel, possédant «la partie arménienne», «la partie éthiopienne» et «la partie internationale» qui lui permettront de développer «un genre d'information combinée» après son retour définitif en Éthiopie, en 1922. Ce faisant, il explique comment il s'est retrouvé, lui aussi, dans la position du «Père Joseph de Richelieu»: en faisant le récit de sa jeunesse et de ses études, il dresse en fait le portrait-type de l'Arménien d'Éthiopie. C'est la même fonction qui est assignée aux récits de ses interventions en tant qu'interprète de l'ambassade des États-Unis, qui le montrent à chaque fois en situation de comprendre l'Éthiopie mieux que les étrangers, et l'étranger mieux que les Éthiopiens.

Le métier d'interprète, qu'Avédis Terzian a pratiqué entre 1928 et 1937 pour le compte de la légation des États-Unis, apparaît dans l'autobiographie collective comme une synecdoque de la position interstitielle et présumée influente des Arméniens en Éthiopie, à une époque où, comme dans les pays du Proche-Orient, la plupart des interprètes des grandes ambassades étaient arméniens[27]. À ses yeux, l'interprète ne se contente pas de traduire. Il est capable d'influer sur le cours des choses et sur les décisions, juridiques ou politiques, en faisant pencher la balance d'un côté ou de l'autre – le plus souvent, à l'en croire, du côté éthiopien. C'est ainsi qu'il évoque sa participation au tribunal consulaire, lors des litiges opposant des sujets américains et éthiopiens. De même, lorsqu'il accompagne l'ambassadeur des États-Unis dans l'ouest éthiopien, à Goré vers 1930, afin d'enquêter sur la réalité des promesses du gouvernement éthiopien quant à l'éradication de la traite négrière, Avédis s'entend alors avec les autorités éthiopiennes locales pour cacher la perpétuation du trafic dans lequel s'illustre, du reste, un autre Arménien du nom de Dikran Bedouchian – celui-là même que les Britanniques songeront à nommer, quelques années plus tard, pour réprimer ce commerce: «Vous voyez, l'Arménien, nous avons deux façades». Il présente ainsi sa nomination comme Secrétaire oriental, en 1941, dans le contexte de la libération du pays par les Britanniques, comme une évidence de l'influence que pouvait exercer un Arménien dans l'Éthiopie de cette époque[28]. Ce moment d'intense activité constitue une apothéose personnelle pour Avédis Terzian. Fils d'un héros arménien qui s'était illustré en fournissant les armes

L'autobiographie collective prend appui sur la geste des héros-fondateurs

24. Alfred Ilg, ingénieur suisse célèbre pour avoir été un des principaux conseillers de Ménélik.

25. Raymond H. Kévorkian et Paul B. Paboudjian, *Les Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide*, Paris, Éditions d'Art et d'Histoire, 1992, p. 79, 109.

26. D'après le programme des *Courses of Instruction* du Robert College (imprimerie Zellitch, Constantinople, juin 1921).

27. Les légations de France, d'Italie, d'Allemagne, des États-Unis, ainsi que le consulat d'Égypte, eurent des interprètes arméniens.

28. La charge de Secrétaire oriental (*Oriental Secretary*) existait dans toutes les représentations diplomatiques du Royaume-Uni au Proche-Orient. Elle était confiée à un agent auxiliaire connaissant bien la langue et les usages du pays. En 1941 elle consistait à assurer et à faciliter les contacts entre l'administration militaire britannique, qui se mettait en place, et la couronne éthiopienne qui venait d'être restaurée.

de la victoire éthiopienne d'Adoua en 1896, il s'est lui-même impliqué dans la résistance contre les Italiens en fondant, avec quelques compagnons éthiopiens et arméniens, le journal clandestin en amharique *Amdä Berhan zä'Ityopeya* («Colonne de lumière d'Éthiopie»), pendant l'occupation[29], et semble ainsi se hisser, pour la première fois, au même rang que son père. Il est significatif que les souvenirs sur lesquels Avédis est le plus disert sont, justement, ceux qui soulignent son inexpérience du milieu social qu'il est amené à fréquenter du fait de ses nouvelles attributions de Secrétaire oriental, celui des grands de ce monde. Il semble se rappeler du thé qui lui est servi dans le bureau d'un haut gradé britannique, au moment de sa désignation comme officier de liaison avec le palais impérial, comme s'il se fut agi d'une invitation chez un lord anglais. En racontant comment, dans la foulée, il s'est retrouvé au volant de l'Alfa-Romeo du duc d'Aoste, confisquée par les Anglais après la débâcle italienne, il exprime avec gourmandise sa satisfaction d'être parvenu, pour la première fois de sa vie, à un tel niveau d'importance : « Hé ! Sans savoir guider [conduire] je rentre chez moi, ça ne pouvait pas entrer dans mon garage ! » Sans prétendre avoir exercé un quelconque pouvoir, Avédis présente toujours la nature de ses fonctions d'interprète de l'ambassade des États-Unis, de conseiller au tribunal consulaire capable mieux que quiconque de comprendre à la fois le point de vue des juges éthiopiens et des magistrats européens, ou, plus tard, de Secrétaire Oriental, comme inhérente à sa qualité d'Arménien. La manière dont il présente son rôle, comme une sorte de courroie de transmission essentielle à toutes les parties, étrangères et éthiopienne, rejoint la présentation générale qu'il fait de la condition des Arméniens en Éthiopie depuis l'époque des héros-fondateurs. Il s'agit de donner corps à cette hybridité culturelle singulière qui caractérise l'histoire de ses compatriotes à travers l'ensemble de son propos.

La suite semble, comparativement, posséder à ses yeux beaucoup moins de relief. Elle se résume à l'évocation elliptique de ses activités commerciales, après la guerre, et au récit très ramassé des événements survenus depuis la révolution éthiopienne de 1974. Lorsqu'il raconte sa vie, Avédis Terzian se concentre sur les quarante premières années de son existence, selon une logique qui tend à la faire coïncider avec les fondamentaux de l'autobiographie collective, qui instaure les premières générations de la présence arménienne en Éthiopie comme un âge d'or où le lien avec les souverains éthiopiens était le plus étroit. Le découpage du temps de sa propre vie s'accorde ainsi remarquablement avec celui que le narrateur imprime à l'histoire de sa communauté. Après la mort de Ménélik, l'empereur arménophile, la période de l'entre-deux-guerres et de la régence du *ras* Täfäri (1916-1930) apparaît comme un lent effilochement des liens de la communauté avec les rois, que seule l'épopée des «quarante enfants» semble pouvoir rappeler avec quelque éclat. La période de l'occupation italienne marque une césure radicale dans cet âge d'or, avant que le bref moment de l'administration britannique (1941-1943) ne permette d'en faire briller les derniers feux. La deuxième partie du règne de Haylä Sellasé, de 1941 à 1974, rompt définitivement avec les temps épiques du Grand Récit arménien en Éthiopie. La communauté arménienne semble désormais se fondre dans la multitude des étrangers et dans la masse de la population d'Addis Abeba, toujours plus nombreuse, alors que les transformations économiques et sociales de la société de résidence relativisent peu à peu son influence et son apport. On voit donc

que, pour Avédis Terzian, la narration des grands moments de sa vie se superpose à celle d'une « destinée » collective. C'est à l'aune de l'appréciation particulièrement élaborée qu'il possède de « l'histoire » des Arméniens d'Éthiopie que le narrateur donne un sens aux événements de sa propre existence. On hésite d'autant moins à parler ici de destin que le récit possède pour moteur un finalisme évident, que traduit la thématique de l'amitié des rois : même lorsqu'il affecte de nous raconter sa vie – et à l'instar d'une mémoire cévenole qui persiste à raconter la guerre des Camisards, même lorsqu'il n'en est pas question[30] – Avédis Terzian continue de vouloir démontrer le caractère exceptionnel de l'expérience arménienne en Éthiopie. En ce sens, l'autobiographie collective constitue un apport décisif pour l'étude de la mémoire d'une immigration et d'une ancienne présence arménienne en Éthiopie, sur lesquelles les sources sont devenues rares. Mais cet apport ne saurait être bien compris sans une analyse réflexive sur le contexte interrelationnel et les enjeux sociaux qui ont présidé à l'énonciation de ces récits, dont la retranscription écrite, assujettie aux choix éditoriaux et à la qualité plus ou moins fine de l'écoute du chercheur et de sa réception du texte oral, dans le contexte de son énonciation, n'est que le résultat final d'une « coproduction[31] ».

Un apport décisif pour l'étude de la mémoire d'une immigration

QUAND L'ENQUÊTE COPRODUIT SON OBJET : DU RÉCIT DE SOI À L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE

Les récits d'Avédis Terzian posent cette question cruciale pour l'utilisation de la méthode biographique dans les sciences sociales : « comment la subjectivité inhérente à l'autobiographie peut-elle devenir une connaissance scientifique ? ». Leur contenu doit être considéré en effet comme le produit de l'interrelation et des attentes mutuelles de l'enquêteur et du narrateur. Ce n'est donc pas une hypothétique représentativité que nous devons y chercher, mais, davantage, « la totalisation synthétique d'expériences vécues et d'une interaction sociale ». La forme de parité instaurée entre l'enquêteur et l'enquêté, par le jeu de miroir que constitue l'interaction servant de cadre à l'énonciation du récit biographique, relativise les prétentions éventuelles du chercheur à une connaissance objective. La connaissance n'ayant pas « l'autre pour objet mais l'interaction imprévisible et réciproque entre observateur et observé », elle devient « une

29. Bairu Tafla, « The Forgotten Patriot : The Life and Career of Johannes Semerjibashian in Ethiopia », *Armenian Review*, vol. 38, n. °2, 1985, p. 13-39.
30. Philippe Joutard, *La légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1976, p. 377.
31. Jocelyne Dakhlia, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*, Paris, La Découverte, 1990, p. 30.

connaissance à deux grâce à l'*intersubjectivité* d'une relation » et, finalement, « ce que la méthodologie sociologique a toujours voulu éviter qu'elle soit : un *risque*[32] ».

Afin de prendre du recul face au matériau si singulier que représente l'autobiographie collective, il convient d'insister ici sur le fait que l'enquêteur n'a pas choisi ses sources tout seul, mais que ce choix a résulté d'un faisceau de contraintes et d'opportunités liées à la configuration du terrain étudié. Des considérations de statut sont indéniablement entrées en ligne de compte, dans un choix qui a également été soumis au jeu des tensions et des préséances internes à la petite société des descendants de l'immigration arménienne qui résidaient encore à Addis Abeba. Doyen de sa communauté, qu'il avait longtemps dirigée en tant que président, dans les années 1970 et 1980, Avédis Terzian était devenu une sorte d'autorité au regard de ses congénères pour parler des choses du passé. Sa position sociale éminente, au sein d'un groupement d'individus fait de rapports d'interconnaissance comparables à ceux d'une communauté villageoise, avait contribué à asseoir cette autorité. Avédis Terzian était, en outre, habitué à prendre la parole comme un « sachant », ayant été consulté par des générations d'universitaires, d'étudiants, de journalistes et de documentaristes pour sa connaissance intime de l'histoire de l'Éthiopie impériale contemporaine[33]. Mais alors qu'il avait jusqu'ici surtout été sollicité en tant qu'« informateur oral » par des chercheurs qui ne s'intéressaient à l'histoire des Arméniens en Éthiopie que de manière contingente, la longue énonciation de ses récits, dans le cadre d'une collaboration approfondie avec un historien venu enquêter spécifiquement sur cette histoire, dans le but explicite de l'écrire, revêtait une portée patrimoniale dont le narrateur avait pleinement conscience[34]. En racontant sa vie, Avédis Terzian faisait écrire par un autre sa conception de l'expérience commune, comme pour mieux graver un Grand Récit de l'immigration arménienne en Éthiopie dont il se faisait le dépositaire et le passeur. Le contrat implicite qui liait l'enquêteur et le narrateur visait non seulement à la préservation d'un savoir oral guetté par sa propre extinction, mais aussi son élévation, par le truchement de l'écrit, au rang de connaissance historique, avec un double objectif d'ennoblissement et de patrimonialisation du savoir. Elle devait permettre de rendre publique une histoire vécue, mais non écrite et demeurée dans une sorte de confidentialité assumée, et de pérenniser sa transmission, dans le contexte pressant de l'effacement des traces de la présence arménienne en Éthiopie. Il s'agissait, en somme, d'une oralité qui aspirait à l'écrit.

Le risque méthodologique que présente l'exploitation des récits d'Avédis Terzian est la confortation de ce statut d'autorité décerné à la parole d'un « témoin », qui se considérait lui-même comme le dépositaire de la mémoire de son peuple, au détriment d'autres témoignages possibles. Il réside aussi dans le « bond narratif » produit par un travail d'écriture analytique qui tendrait à la mise en « norme claire[35] » d'une réalité sociologique multiple. Enfin, cette analyse ne peut pas ne pas être affectée par le fait que les enjeux sociaux liés à la retranscription et à la patrimonialisation de ce savoir oral, évoqués plus haut, sont ici au cœur du récit de soi. Le caractère spécifique de ces récits et leur orientation générale, avec pour fil rouge la célébration d'une amitié exclusive entre les rois d'Éthiopie et les Arméniens, ont induit la focalisation de l'enquête sur les modalités de l'enracinement des descendants de l'immigration arménienne en Éthio-

pie, à rebours d'une historiographie qui les décrivait essentiellement au travers de leurs activités commerciales, superficiellement ancrés dans leur société de résidence, sur le modèle des diasporas marchandes ou des minorités intermédiaires[36]. En ce sens l'autobiographie collective a accompagné l'approche « sédentaire » du phénomène diasporique que l'enquêteur souhaitait mettre en œuvre, en allant à l'encontre d'une conception circulatoire qui reste dominante dans les études sur les diasporas[37], notamment lorsque celles-ci sont perçues comme inextricablement liées au territoire ancestral de l'avant-migration[38]. Les récits d'Avédis Terzian, qui concouraient à la démonstration de l'idée force selon laquelle, de tous les étrangers, les Arméniens étaient les plus proches des Éthiopiens, se prêtaient idéalement à cette grille de lecture « sédentaire ». Ils tendaient à démontrer l'existence d'une « mémoire d'hôtes[39] » effectivement partagée entre les descendants de cette immigration, mémoire qui instaurait l'Éthiopie en une sorte de *homeland* de substitution, l'arrivée des Arméniens en immigration heureuse, et qui ne laissait qu'une place secondaire au pays des ancêtres, aux difficultés de l'exil et au thème du génocide, à l'inverse de ce que de nombreuses études avaient suggéré en d'autres lieux de la diaspora[40]. Les exemples ne manquent pas, pourtant, de « communautés » dans lesquelles la fragmentation des mémoires semble rendre illusoire l'étude d'une mémoire collective ou d'un Grand Récit partagé[41]. Une enquête menée sur le même mode que celle de Françoise Zonabend à Minot[42] aurait sans doute fait ressortir, plus que son unité, la dimension familiale et segmentée de la mémoire. Nous ne pouvons ignorer que cette pluralité est masquée par le caractère totalisant de l'autobiographie collective à laquelle tend, avec détermination, la narration d'Avédis Terzian. Il n'est pas dit, par

32. Franco Ferrarotti, *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983 [1981], p. 50-52, 56 (c'est Franco Ferrarotti qui souligne).

33. À ce titre, il fut peut-être, pour reprendre les mots prononcés par Alessandro Triulzi, l'une des personnes les plus interviewées en Éthiopie au XX^e siècle, cité entre autres dans les travaux de Richard Pankhurst, « Menilek and the Utilization of Foreign Skills in Ethiopia », *Journal of Ethiopian Studies*, vol. 5, n° 1, p. 29-86, et « The History of Ethiopian-Armenian Relations », *Revue des Études Arméniennes*, t. 15, p. 355-400 ; Peter Philips Garretson, *A History of Addis Ababa from its Foundation in 1886 to 1910*, Ph. D., University of London, School of Oriental and African Studies, 1974 ; Chris Prouty, *Empress Taytu and Menilek II. Ethiopia 1883-1910*, Trenton, The Red Sea Press, 1986 ; Bahru Zewde, *Pioneers of Change in Ethiopia. The Reformist Intellectual of the Early Twentieth Century*, James Currey, Ohio University Press, Addis Abeba University, Oxford, Athens, Addis Abeba, 2002, etc.

34. En réponse à une demande en ce sens, j'ai laissé une copie de l'intégralité de la retranscription de ces entretiens, soit 140 pages, à la disposition de la communauté arménienne en Éthiopie. Avec l'aide d'Élise Nalbandian, je prépare actuellement la traduction en anglais et la publication à Addis Abeba des récits d'Avédis Terzian.

35. Alban Bensa, *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Éditions Anacharsis, 2006, p. 9, 11.

36. Boris Adjemian, « Les Arméniens en Éthiopie, une entorse à la « raison diasporique » ? Réflexion sur les concepts de diaspora marchande et de minorité intermédiaire », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 28 (3), 2012, p. 107-126.

37. Khachig Tölölyan, « Restoring the Logic of the Sedentary to Diaspora Studies », in Lisa Anteby-Yemini, William Berthomière et Gabriel Sheffer (éd.), *Les diasporas. 2000 ans d'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 137-148.

38. William Safran, « Diasporas in Modern Societies : Myths of Homeland and Return », *Diaspora : A journal of Transnational Studies*, vol. 1, no 1, 1999, p. 83-99.

39. Boris Adjemian, « L'invention d'un homeland… », *op. cit.*

40. Martine Hovanessian, 1992, *Le lien communautaire. Trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin, 1992, et « Récits de vie et mémoire(s) de l'exil : les enjeux à l'œuvre dans l'histoire orale », *Revue du monde arménien moderne et contemporain*, n° 6, 2001, p. 75-96.

41. Jocelyne Dakhlia, *L'oubli de la cité…*, *op. cit.*

42. Françoise Zonabend, *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1999 [1987].

exemple, que l'autobiographie collective aurait passé sous silence le génocide de 1915 si elle avait été « écrite » par un descendant de la deuxième vague d'immigration arménienne, postérieure à la Grande Guerre, et non par un héritier des pionniers de la présence arménienne en Éthiopie à la fin du XIXe siècle, comme l'était Avédis Terzian. De son point de vue, les anecdotes de la vie arménienne au palais impérial du temps de Ménélik, qui prétendaient révéler un envers du décor auquel les historiens n'avaient pas eu accès, méritaient plus que tous autres éléments d'être intégrées au Grand Récit de l'histoire commune. C'est en effet dans ces détails, pour infimes qu'ils aient été, que s'était nouée, aux yeux du narrateur, l'intimité d'une relation éthio-arménienne qu'il n'avait d'autre but que de faire reconnaître en s'exprimant dans le cadre de notre collaboration. Là résidait, en même temps que la raison d'être de ce projet narratif, l'impossibilité paradoxale de sa retranscription écrite :

> « Voilà comment nous avons pu nous faufiler. C'est seulement pour vous donner l'impression. Ça sera presque impossible à le communiquer dans l'histoire. [...] Personne ne saura que Madame Araxie a vu les cicatrices de l'impératrice battue par son mari. Ou [que] l'impératrice avait eu une chemise de nuit préparée par Serpouhie [...]. Mais je ne sais pas si dans votre histoire... Vous l'avez maintenant mais vous ne réussirez jamais à le présenter. [...] L'histoire ne pourra jamais savoir ça. Parce que c'est hors de l'histoire. Tout au plus vous pourrez écrire une ligne. C'est tout. »

Dans leur ouvrage pionnier fondé sur la correspondance et le récit de vie rédigé par l'immigrant polonais Wladek Wiszniewski, les sociologues William Thomas et Florian Znaniecki ont soutenu que « les récits personnels, aussi complets que possible », pouvaient aider les savants à « déterminer les lois du devenir social ». À leurs yeux, la personnalité et le choix de l'auteur du récit de vie importaient peu du point de vue scientifique, « car seule l'étude d'un homme ordinaire peut nous faire comprendre pourquoi il y a des hommes ordinaires[43] ». Si Avédis Terzian fut, certes, un homme ordinaire, il n'en reste pas moins que ses récits sortent de l'ordinaire, tant pour leur contenu que pour la nature du projet narratif dans lequel ils s'insèrent. L'autobiographie collective ne peut, sans perte de sens, être tenue pour un témoignage comme un autre. Ce n'est que par un travail de coproduction approfondi avec Avédis Terzian qu'a pu émerger ce matériau original. Ses qualités et sa richesse, pour l'étude des mémoires de l'immigration arménienne en Éthiopie, dont elle permet de vérifier l'enracinement dans le pays d'accueil, ne pouvaient donc être révélées qu'au prix d'une analyse réflexive sur le contexte d'énonciation et les attentes générés par l'enquête. La position inconfortable du chercheur, dont le travail vise au premier abord à mettre au jour un savoir méconnu, mais a pour effet secondaire de prêter son concours à l'instauration d'une mémoire de l'immigration de préférence aux autres, présente bel et bien un risque qui ne peut être ignoré. Le passage de l'oral à l'écrit, motivé par l'enquête et ses propres finalités, contribue, en même temps qu'il préserve ce savoir, à figer en l'état et à sacraliser un Grand Récit de l'histoire collective. Devant tant de biais méthodologiques, les conclusions de l'enquêteur se doivent d'être modestes. L'étude des récits d'Avédis Terzian ne doit pas perdre de vue qu'en écrivant (ou faisant écrire) sa vie (et celle des autres), le narrateur non seulement dit quelque chose, mais qu'il le dit *à quelqu'un*. Il ne s'agit pas ici d'exploiter un récit de vie considéré comme un simple

échantillon et choisi de manière plus ou moins aléatoire, avec la prétention d'apporter une réponse objective à une question sociale. Au contraire, c'est en admettant la subjectivité inhérente à l'autobiographie et à l'interrelation entre l'enquêteur et l'enquêté, en l'incluant dans l'objet de la recherche que, par leur singularité même, les récits d'Avédis Terzian peuvent devenir un stimulant instrument de connaissance historique et de questionnement sociologique. ■

Boris ADJEMIAN

Docteur en histoire, membre de l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS, EHESS) et du Centre d'études des mondes africains (CEMAf, CNRS), Boris Adjemian a soutenu en 2011 une thèse sur l'immigration arménienne en Éthiopie sous la direction de Gérard Noiriel (EHESS) et d'Alessandro Triulzi (Università degli Studi di Napoli « L'Orientale »). Ses travaux actuels portent sur l'histoire sociale et politique de l'immigration et des diasporas en Afrique et au Moyen-Orient, du XIXe siècle à nos jours. Il a récemment publié « L'invention d'un homeland arménien en Éthiopie : exil et sédentarité dans l'écriture d'une mémoire d'hôtes en diaspora », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 23 (2012), p. 41-61.



Avédis Terzian. © Makeda Ketcham.

43. William I. Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais…*, *op. cit.*, p. 46, 93.